¿ Interrogations ?
revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales

Duclos Mélanie

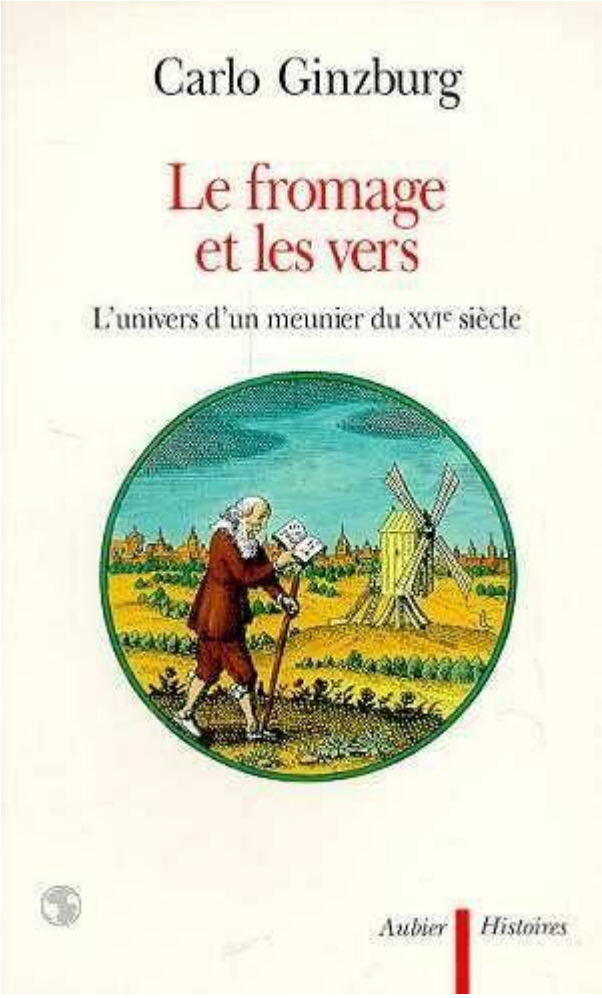
Ginzburg Carlo, Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVIe siècle

Pour citer l'article

Duclos Mélanie, « Ginzburg Carlo, Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVIe siècle », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°18. Implication et réflexivité – I. Entre composante de recherche et injonction statutaire, juin 2014 [en ligne], https://revue-interrogations.org/Ginzburg-Carlo-Le-fromage-et-les (Consulté le 5 mai 2024).

ISSN 1778-3747

Tous les textes et documents disponibles sur ce site sont, sauf mention contraire, protégés par la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.



Le fromage et les vers commence à dater un peu et pourtant, c'est comme si le temps sur lui n'avait pas de prise. Sans doute faut-il y voir l'effet de l'indépendance d'esprit de son auteur : son oeuvre semble garder, malgré les années, toute son originalité théorique, méthodologique, épistémologique et même esthétique. *Le fromage et les vers* est un beau livre et qui se lit avec aisance, avec envie ; mieux, qui se dévore. Beauté de l'écriture et plaisir de la lecture qui, loin de se faire au détriment du contenu, se mettent à son service.

Le fromage et les vers, c'est l'histoire de la petite série des procès intentés au XVIe siècle contre Menocchio, un meunier frioulan, bavard et opiniâtre, remonté contre l'Église et friand de lectures. Au fil du récit, les idées de Menocchio se précisent et traduisent une étonnante vision du monde que Carlo Ginzburg cherche à comprendre et dont il veut trouver les origines.

L'histoire se lit comme un roman. Plus précisément, comme un roman policier. L'analogie n'est pas de moi, Carlo Ginzburg la fait lui-même dans un autre de ses écrits : comme le détective, le chercheur en sciences humaines ne peut atteindre directement les réalités qu'il se propose d'étudier ; aussi doit-il procéder par indices, par traces (Ginzburg, 1989). Et l'auteur invite le lecteur à le suivre pas à pas dans cette quête de connaissance. Il lui expose chacun des « *fils* » et des « *symptômes* », chacune des « *traces* » qui le mettent sur la « *piste* » de telle ou telle hypothèse. Chaque hypothèse est examinée avec minutie, confrontée aux documents. Les unes sont contredites. Les autres, confirmées, en génèrent de nouvelles. D'autres encore doivent être mises en suspens un temps, le temps d'explorer d'autres voies pour mieux y revenir. Et toujours et sans crainte, l'auteur donne à lire les lacunes de la documentation que le lecteur, qui voudrait en savoir toujours plus, vient à regretter lui aussi.

C'est donc cette quête de connaissance qui constitue la trame du récit ; c'est elle aussi qui en détermine la structure. Ici point de partie ni de chapitre, seulement des points : du point 1 au point 62, chacun marque une étape du cheminement de la recherche. Ici pas même d'introduction ni de conclusion, tout juste une préface

qui veut camper à grands traits le décor de l'enquête.

Le livre s'ouvre sur un obstacle : pour l'historien qui veut restituer les cultures des classes « *subalternes* » ou « *populaires* », une difficulté majeure : ces cultures, « *orales* », ne laissent bien souvent de traces écrites que celles, « *déformées* », laissées par les classes « *dominantes* » à leur sujet (pp. 7-9). Ainsi notamment des procès de l'Inquisition où la menace de la sanction, les questions, les interruptions et les interprétations des inquisiteurs déterminent largement les dires des accusés. Mais la règle connaît des exceptions qui interpellent le micro-historien, « l'amant des anomalies » qu'est Carlo Ginzburg (Ginzburg, 2006 : 437). Ainsi de la série des procès intentés au XVIe siècle contre Menocchio.

Car si certaines des pages de ces procès sont à lire entre les lignes – quand Menocchio, sur les conseils d'un ami, d'un parent, ou menacé du châtiment de mort, simule son obédience à l'Église – la plupart d'entre elles sont à prendre à la lettre : Menocchio, en toute franchise, nous y livre ses idées, trop entêté, trop désireux qu'il est d'en faire part aux puissants. Et si les questions des inquisiteurs orientent ses réponses, elles sont non seulement toujours prises en compte et rapportées par l'auteur mais elles sont encore réfléchies, reformulées, détournées par Menocchio lui-même qui s'efforce d'y répondre sans trahir sa pensée. Enfin c'est sans compter avec l'intérêt mêlé d'horreur des inquisiteurs qui, par moments, cessent de chercher à le faire avouer des crimes supposés, tentent au contraire de comprendre l'étrange cosmogonie du petit meunier : celle du fromage et des vers.

Au commencement, « *tout était chaos, c'est-à-dire terre, air, eau et feu tout ensemble… ce volume peu à peu fit une masse, comme se fait le fromage dans le lait, et les vers y apparurent et ce furent les anges… au nombre de ces anges, il y avait aussi Dieu, créé lui aussi de cette masse en ce même temps* » (p. 38). Qu'entendait par là Menocchio et d'où lui venaient de telles idées ? C'est donc pour répondre à ces deux questions que Carlo Ginzburg nous invite à plonger dans la vie du meunier. Nous le situons dans son contexte et dans son entourage, nous le suivons, pas à pas, à la trace, dans ses diverses rencontres, nous lisons ses lectures. Les livres de Menocchio, sources essentielles de son inspiration, semblent s'animer, deviennent comme des personnes qu'il nous faut interroger, comprendre, pour à travers eux comprendre Menocchio. Mais il est encore une autre source essentielle d'où lui viennent ses idées et qui l'amène à s'approprier en le transformant le contenu de ses lectures : la culture orale et paysanne qui est la sienne. Alors pour en saisir les caractéristiques et les significations, l'auteur nous invite au décentrement anthropologique : quand nous serions tentés de comprendre les propos de Menocchio à partir de nos propres catégories d'entendement, il nous amène à les comprendre autrement ; quand à l'inverse, les propos de Menocchio nous échappent, il nous en propose une traduction qui, sans rien perdre de leur sens original, nous les rendent compréhensibles.

C'est donc partant d'un seul individu – plus précisément de ses quelques fragments de vie, d'idées et de pratiques parvenus jusqu'à nous – que Carlo Ginzburg se propose de reconstruire certains éléments de la culture qu'il exprime. Et cela sans jamais gommer la singularité de Menocchio : son opiniâtreté déjà citée, son « *énergie morale et intellectuelle* » hors du commun (p. 63), son raisonnement d'une « *extraordinaire liberté* » (p. 107)… Dans *Le fromage et les vers*, les singularités individuelles ne constituent pas des obstacles à la connaissance du groupe ; au contraire, elles en sont des outils : ici les traits du fort caractère de Menocchio font apparaître de manière exacerbée les « *possibilités latentes* » de toute une culture (p. 16). Et ce n'est pas tout : aux perspectives individuelles et culturelles vient encore s'arrimer une troisième perspective : celle du contexte social et général de l'époque. La Réforme récente et la récente diffusion de l'imprimerie, les mouvements religieux et paysans du moment, la position sociale propre aux meuniers d'alors… autant d'éléments de contexte – et j'en passe – qui ont favorisé l'émergence et l'expression des idées de Menocchio. C'est là me semble-t-il le tour de force à la fois méthodologique, épistémologique et théorique de ce travail que d'avoir su croiser les perspectives et les causes pour finalement démêler dans l'écheveau ainsi constitué celles d'entre elles qui doivent particulièrement retenir l'attention. Car l'on pourrait, à première vue, être tenté de voir dans les mouvements religieux dissidents de l'époque la cause, si ce n'est unique du moins fondamentale, des idées de Menocchio. Et l'on pourrait être tenté de s'en tenir là. C'est d'ailleurs, à leur manière, ce que font les inquisiteurs qui veulent à tout prix faire avouer au meunier l'influence de supposés complices. Pourtant jusque sous la torture, Menocchio nie : il n'a jamais eu de complices, ses idées lui viennent pour un peu des livres et pour tout le reste « *de [s]on cerveau* » (p. 92). Carlo Ginzburg décide de prendre au sérieux cette affirmation sans cesse répétée, martelée, et ce malgré l'horizon proche du bûcher. Alors si la Réforme et ses mouvements ont bien contribué à leur émergence, les idées de Menocchio sont d'abord à comprendre comme fruits de la rencontre, du « *heurt entre la page imprimée et la culture orale* » (p. 70) du meunier, une culture dont les racines plongent dans un passé qui précède, et de loin, la dite Réforme.

Il ne faudrait pas pour autant s'y méprendre et reprocher à l'auteur de verser dans le culturalisme : Menocchio n'est pas le simple support d'une culture qui s'imposerait à lui comme à tous ses autres membres ; il l'alimente, il la modèle, il la confronte aux livres et la manie avec l'étonnante liberté de raisonnement qui le caractérise ; et cette culture qui est la sienne est loin d'être immuable ni même imperméable ; elle circule, elle bouge en traversant les âges, elle s'inscrit dans des rapports de pouvoir qui la constitue, si ce n'est totalement, du moins en partie. Encore une fois, et contre une conception fixiste de la culture, Carlo Ginzburg articule, entrecroise, les dimensions individuelle, sociale et culturelle. Ici les rapports sociaux de pouvoir sont loin de se résumer à une simple toile de fond : le rapport qui s'établit au fil des procès entre Menocchio et les inquisiteurs forme bien plutôt le nœud même de l'intrigue. Et c'est un rapport complexe où les dires du meunier ne sont ni le seul fruit de sa position sociale minorée, ni non plus celui, autonome, d'une culture détachée de tout contexte ; un rapport où l'indéniable supériorité des inquisiteurs rencontre les résistances de l'accusé qui par moments s'applique à déjouer « *le mécanisme de l'interrogatoire* » (p. 154), qui par d'autres continue de cultiver à l'intérieur et avec acharnement ce qu'il tait pour l'extérieur (p. 155).

Fine articulation des différents domaines et niveaux de significations, à la croisée des théories de l'acteur et de celles de la détermination, de celles de la résistance et de celles de la domination ; combinaison toute singulière de la forme et du sens, où la structure du texte épouse le mouvement de la pensée ; alliage de rigueur et d'invention pour une conception de la vérité à cheval entre l'ordre de la preuve et celui de la rhétorique (Ginzburg, 2003)… C'est sans doute parce qu'il répond de manière intelligente et originale à des problèmes qui n'ont depuis pas cessé d'animer et de travailler les sciences humaines que ce livre garde, malgré les années, tout son intérêt, toute son actualité.

Bibliographie

Ginzburg Carlo (1989), « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, [1986], Paris, Flammarion, pp. 139-180.

Ginzburg Carlo (2003), *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, [2000], Paris, Gallimard.

Ginzburg Carlo (2006), « Sorcières et Chamans », dans *Le fil et les traces. Vrai, faux, fictif*, Paris, Flammarion, pp. 139-180.